



Henry James
Nouvelles complètes

II
1877 - 1888

ÉDITION ÉTABLIE PAR ÉVELYNE LABBÉ

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

HENRY JAMES

*Nouvelles
complètes*

II

1877-1888

ÉDITION ÉTABLIE PAR ÉVELYNE LABBÉ

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2003.
*Les mentions particulières de copyright
figurent au verso des pages de faux titre.*

QUATRE RENCONTRES¹

Traduction par Éveline Labbé.

Je ne l'ai vue que quatre fois, mais je me souviens parfaitement de ces rencontres : elle m'avait fait une vive impression. Je l'avais trouvée très jolie et très intéressante — un charmant spécimen d'un certain type de femme. Je suis désolé d'apprendre qu'elle n'est plus ; et cependant, à la réflexion, pourquoi le serais-je ? La dernière fois que je l'ai vue, elle n'était assurément pas... Mais je vais raconter toutes nos rencontres dans l'ordre.

I

La première eut lieu à la campagne, lors d'une petite réception autour d'un thé, un soir de neige. Il doit y avoir environ dix-sept ans de cela. Mon ami Latouche, qui s'app préparait à passer les fêtes de Noël chez sa mère, m'avait persuadé de l'accompagner, et c'est en notre honneur que la bonne dame avait organisé la réunion dont je parle. Le divertissement était pour moi bien réel : je ne m'étais jamais aventuré dans les profondeurs de la Nouvelle-Angleterre en cette saison. Il avait neigé toute la journée et les congères montaient à hauteur de genou. Je me demandai comment les dames avaient pu parvenir jusqu'à la maison, mais je compris qu'à Grimwinter², on estimait qu'une réunion « artistique » ayant pour centre d'attraction deux messieurs venus de New York méritait bien un effort.

Au cours de la soirée, Mrs. Latouche me demanda si je ne « voulais pas » montrer les photographies à quelques-unes des demoiselles. Ces photographies, rangées dans deux grands cartons à dessins, avaient été rapportées par son fils, qui, comme moi, était rentré d'Europe depuis peu. En regardant autour de moi, il m'apparut que la plupart des jeunes femmes avaient déjà trouvé des sujets d'intérêt plus absorbants que la plus saisissante des héliogravures. Une personne, pourtant, se tenait à l'écart ; debout près de la cheminée, elle regardait autour d'elle avec un petit sourire aimable qui contrastait curieusement avec son isolement. Je l'observai un moment, avant de répondre : « Je les montrerais volontiers à cette demoiselle. »

« Oh oui, répondit Mrs. Latouche, c'est la personne idéale : le flirt ne l'intéresse pas. Je vais lui parler. »

Je répliquai que si le flirt ne l'intéressait pas, elle n'était peut-être pas vraiment la personne idéale, mais Mrs. Latouche était déjà partie lui proposer les photographies.

« Elle est enchantée », me dit-elle en revenant. « C'est vraiment la personne idéale ; elle est si calme, si intelligente. » Puis elle ajouta que la demoiselle en question s'appelait Miss Caroline Spencer, et sur ce, elle me présenta.

Miss Caroline Spencer, sans être à proprement parler une beauté, était une charmante petite personne. Elle devait avoir près d'une trentaine d'années, mais sa silhouette était presque celle d'une petite fille, et son teint, celui d'une enfant. Elle avait une fort jolie tête, et sa coiffure ressemblait d'aussi près que possible à celle d'un buste grec, même si, selon toute vraisemblance, Miss Spencer n'avait jamais dû voir le moindre buste grec. Je la soupçonnai d'avoir des goûts « artistiques », pour autant du moins que Grimwinter autorisât ce genre d'inclination. Elle avait un doux regard étonné et des lèvres fines, qui découvriraient de fort jolies dents. Elle portait autour du cou ce que les dames appellent, je crois, une « ruche », maintenue par une minuscule épingle de corail rose, et elle tenait à la main un éventail de paille tressée orné d'un ruban rose. Elle était vêtue d'une robe de soie noire étriquée. Elle s'exprimait avec un mélange de précision et de douceur, laissant voir l'éclat de ses dents entre ses lèvres minces mais sensibles, et elle parut accueillir la perspective de mes explications avec un plaisir extrême, voire un certain émoi. Dès que j'eus sorti les cartons de leur coin et installé deux chaises près d'une lampe, tout se

déroula harmonieusement. Les photographies représentaient pour la plupart des sujets que je connaissais bien — des paysages, des grandes vues de Suisse, d'Italie et d'Espagne, des reproductions d'édifices, de tableaux et de statues célèbres. Je les commentai de mon mieux, et ma compagne, tout en les regardant à mesure que je les lui présentais, demeurait parfaitement immobile, son éventail de paille à hauteur de sa lèvre inférieure. De temps en temps, lorsque je posais sur la table l'une ou l'autre des photographies, elle me demandait d'une voix très douce : « Avez-vous vu cet endroit ? » Je répondais généralement que je l'avais vu plusieurs fois (j'avais beaucoup voyagé), et je sentais alors se poser un moment sur moi, de biais, un regard de ses jolis yeux. Je lui avais dès l'abord demandé si elle était déjà allée en Europe, ce à quoi elle avait répondu « Non, non, non », dans un souffle, comme une brève confidence. Mais par la suite, bien qu'elle ne quittât pas des yeux les photographies, elle parla si peu que je craignis qu'elle ne s'ennuyât. Aussi lui proposai-je, lorsque le premier carton fut épuisé, de m'en tenir là si elle le désirait. Je voyais bien qu'elle ne s'ennuyait pas, mais son silence m'intriguait et je désirais la faire parler. Je me tournai vers elle pour la regarder, et je m'aperçus qu'une légère rougeur marquait chacune de ses joues. Elle agitait son petit éventail. Au lieu de me regarder, elle tenait les yeux fixés sur l'autre carton, que j'avais appuyé contre la table.

« N'allez-vous pas me montrer celui-là ? » demanda-t-elle, avec un léger tremblement dans la voix. J'aurais presque pu la croire troublée.

« Avec plaisir, lui répondis-je, si vous n'êtes pas fatiguée.

— Mais non, pas du tout, affirma-t-elle. Cela me plaît beaucoup... c'est passionnant. »

Et comme je prenais le second carton, elle posa la main dessus et le caressa doucement.

« Et là, demanda-t-elle, est-ce que vous y êtes allé aussi ? »

J'ouvris le carton, et il se trouva que c'était le cas. L'une des premières photographies était une grande vue du château de Chillon³, sur le lac de Genève.

« Voilà un endroit, dis-je, où je suis allé plus d'une fois. N'est-ce pas magnifique ? » Et je désignai du doigt le reflet parfait des rochers hérissés et des tours pointues dans l'eau calme et limpide. Elle ne répondit pas « Oh, c'est merveilleux ! » et n'écarta pas la photographie pour passer à la

suivante. Elle la contempla un certain temps, puis me demanda si ce n'était pas là que Bonivard, sur qui Byron⁴ avait écrit, avait été emprisonné. J'acquiesçai, et essayai de citer quelques vers du poète, sans toutefois y réussir parfaitement.

Elle s'éventa un moment, puis reprit la citation sans fautes, d'une voix douce, neutre, et pourtant agréable. Lorsqu'elle eut terminé, elle était toute rougissante. Je la complimentai et lui déclarai qu'elle était fort bien préparée pour visiter la Suisse et l'Italie. Elle me regarda à nouveau de biais, pour voir si je parlais sérieusement, et j'ajoutai que si elle voulait retrouver à l'étranger les descriptions de Byron, il ne fallait plus tarder à partir : l'Europe, malheureusement, était en train de se « débyroniser ».

« Combien de temps ai-je encore pour y aller ? demanda-t-elle.

— Oh, une dizaine d'années, à mon avis.

— Je pense que d'ici dix ans j'arriverai à partir, déclara-t-elle très posément.

— Eh bien, lui dis-je, vous y prendrez un immense plaisir ; tout vous paraîtra charmant. » À ce moment, je tombai sur une photographie représentant un coin d'une ville étrangère que j'avais beaucoup aimée et qui me rappelait de tendres souvenirs. Je discours donc, je suppose, avec une certaine éloquence. Ma compagne m'écoutait sans bouger, en retenant son souffle.

« Avez-vous vraiment séjourné très longtemps à l'étranger ? demanda-t-elle, quelque temps après que j'eus cessé de parler.

— De nombreuses années, dis-je.

— Et vous avez voyagé partout ?

— J'ai énormément voyagé. J'aime beaucoup cela, et j'ai eu la chance de pouvoir le faire. »

J'eus droit à un nouveau regard oblique. « Et vous connaissez les langues de ces pays ?

— Plus ou moins bien.

— Est-ce difficile de les parler ?

— Je ne pense pas que vous éprouveriez de difficulté, répliquai-je galamment.

— Oh, mon intention ne serait pas de parler... Je voudrais seulement écouter », répondit-elle. Puis elle ajouta, après un silence : « On dit que le théâtre français est si admirable.

— C'est le meilleur du monde.

— Y alliez-vous très souvent ?

— Lors de mon premier séjour à Paris, j'y allais tous les soirs⁵.

— Tous les soirs ! Et elle ouvrit très grand ses yeux limpides. Pour moi, c'est quelque chose... — elle hésita un instant — quelque chose de tout à fait merveilleux. » Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis elle reprit :

« Quel est votre pays préféré ?

— Il en est un que je préfère à tous les autres. Je crois qu'il en serait même pour vous. »

Elle me regarda un moment, puis demanda de sa voix douce : « L'Italie ?

— L'Italie », répondis-je tout aussi doucement ; et pendant un instant nous nous regardâmes. Elle avait l'air aussi jolie que si je lui avais parlé d'amour au lieu de lui montrer des photographies. Pour parfaire cette analogie, elle détourna son regard en rougissant. Il y eut un silence, qu'elle finit par rompre en disant :

« C'est bien l'endroit où — tout particulièrement — je pensais me rendre.

— Ah, c'est l'endroit idéal... vraiment idéal ! » dis-je.

Elle regarda deux ou trois photographies en silence. « On dit que c'est moins cher.

— Que d'autres pays ? C'est vrai, et ce n'est pas là le moindre de ses charmes.

— Mais tout cela coûte très cher, n'est-ce pas ?

— L'Europe, vous voulez dire ?

— D'y aller, d'y voyager. Là a toujours été l'obstacle : j'ai très peu d'argent. Je donne des leçons, dit Miss Spencer.

— Bien sûr, il faut avoir de l'argent, dis-je, mais on peut s'en tirer avec des moyens modérés.

— Je crois que je devrais y arriver. J'ai quelques économies, que j'augmente petit à petit. Je garde tout pour ce voyage. » Elle s'interrompit un moment, puis reprit avec une sorte d'ardeur contenue, comme si le seul fait de me raconter cette histoire était un plaisir rare, mais peut-être coupable : « En fait, ce n'est pas seulement une question d'argent ; tout s'y est mis. Tout a joué contre ce projet. J'ai attendu, attendu. Ce n'étaient que châteaux en Espagne. J'ai même presque peur d'en parler. Deux ou trois fois, je me suis un peu rapprochée du but, et puis j'en ai parlé, et il s'est évanoui. J'en ai beaucoup trop parlé », dit-elle, non sans

hypocrisie, car je voyais bien qu'elle éprouvait en ce moment même, à en parler, le frémissement d'une timide extase. « Je connais une dame, une grande amie à moi, qui ne veut pas y aller. Je lui en parle sans cesse, je la fatigue terriblement. Elle m'a dit un jour qu'elle ne savait pas ce qu'il adviendrait de moi : si je n'allais pas en Europe, je risquais de devenir folle, et je le deviendrais à coup sûr si j'y allais.

— Eh bien, dis-je, vous n'êtes pas encore partie, et pourtant vous n'êtes pas folle. »

Elle me regarda un moment. « Ce n'est pas si sûr, répondit-elle. Je ne pense qu'à cela. J'y pense sans arrêt. Cela m'empêche de m'intéresser à des choses moins lointaines... des choses dont je devrais m'occuper. C'est bien là une forme de folie.

— Le remède est de partir, dis-je.

— J'ai la conviction que je partirai. J'ai un cousin en Europe ! » déclara-t-elle.

Nous regardâmes encore quelques photographies, et je lui demandai si elle avait toujours vécu à Grimwinter.

« Oh non, monsieur, dit Miss Spencer. J'ai passé vingt-trois mois à Boston. »

Je rétorquai, en manière de plaisanterie, que dans ce cas les pays étrangers risquaient fort de la décevoir, mais je ne parvins pas à l'inquiéter le moins du monde.

« J'en sais plus sur eux que vous ne pourriez le penser », me dit-elle, avec son petit sourire lumineux et timide. « Je veux dire, par les livres ; j'ai beaucoup lu. Pas seulement Byron, mais aussi des livres d'histoire et des guides. Je sais que j'aimerai l'Europe !

— Je comprends votre cas, répliquai-je. Vous avez la passion propre aux Américains, la passion du pittoresque. Il s'agit chez nous, je crois, d'un sentiment inné, antérieur à toute expérience. L'expérience, lorsqu'elle vient, ne nous révèle rien que nous n'ayons d'abord vu en rêve⁶.

— C'est très vrai, je crois, dit Caroline Spencer. J'ai rêvé de tout, je reconnâtrai tout !

— Je crains que vous n'ayez perdu beaucoup de temps.

— Oh oui, cela a été ma grande faute. »

Autour de nous, les invités avaient commencé à se disperser ; on prenait congé. Elle se leva et me tendit la main, timidement, mais son regard brillait d'un étrange éclat.

« Je vais retourner là-bas », lui dis-je en lui serrant la main. « Je guetterai votre arrivée.

— Je vous dirai si je suis déçue », répondit-elle.

Et elle s'éloigna, l'air délicatement émue, en agitant son petit éventail de paille tressée.

II

Quelques mois plus tard, je retournai en Europe, et trois années environ s'écoulèrent. Je résidais à Paris, lorsque, vers la fin du mois d'octobre, je quittai la capitale pour me rendre au Havre, afin d'accueillir ma sœur et son époux qui, comme ils me l'avaient écrit, s'apprêtaient à y débarquer. À mon arrivée au Havre, je découvris que le bateau était déjà à quai : j'avais près de deux heures de retard. Je me rendis directement à l'hôtel, où mes voyageurs avaient eu le temps de s'installer. Ma sœur était allée se coucher, épuisée et indisposée par la traversée ; elle avait malheureusement le pied fort peu marin, et avait souffert le martyre en cette occasion. Elle désirait pour le moment se reposer sans être dérangée, et ne put me voir plus de cinq minutes ; nous convînmes donc de demeurer au Havre jusqu'au lendemain. Mon beau-frère, inquiet de l'état de sa femme, ne voulait pas quitter son chevet, mais elle le persuada de sortir avec moi pour faire une promenade et se familiariser de nouveau avec la terre ferme. En ce début d'automne, il faisait beau et doux, et notre flânerie dans les rues animées et colorées du vieux petit port français suffit à nous divertir. Nous longeâmes les quais bruyants et ensoleillés, avant de prendre une rue large et agréable, moitié au soleil, moitié à l'ombre — une de ces rues de province françaises qui ressemblent à une aquarelle ancienne : maisons de plusieurs étages, hautes, grises, avec des toits pentus et des pignons rouges, fenêtres munies de volets verts et surmontées d'antiques volutes, balcons ornés de pots de fleurs et femmes en coiffe blanche dans l'encadrement des portes. Nous marchions à l'ombre, et tout ce spectacle déployé du côté ensoleillé de la rue formait comme un tableau. Nous le contemplions au passage, lorsque tout à coup mon beau-frère s'arrêta, me serrant le bras, les yeux fixés devant lui. En suivant son regard, je vis que nous nous étions immobilisés juste avant d'arriver à un café où, sous un auvent, plusieurs tables et chaises étaient disposées sur

le trottoir. Les fenêtres à l'arrière-plan étaient ouvertes, il y avait une demi-douzaine de plantes en caisses alignées près de la porte, et le sol était recouvert de sciure de son fraîche. C'était un petit café à l'ancienne, agréable et tranquille. À l'intérieur, dans la pénombre relative, j'aperçus une belle femme corpulente, le bonnet orné de rubans roses, juchée sur son siège, le dos tourné à un miroir, et qui adressait des sourires à une personne invisible. Tout ceci, je ne le distinguai qu'après coup, car mon attention n'avait tout d'abord été retenue que par une dame, assise seule à l'une des petites tables à dessus de marbre de la terrasse. C'était pour la regarder que mon beau-frère s'était arrêté. On lui avait servi quelque chose sur la petite table, mais elle restait tranquillement adossée à sa chaise, les mains croisées, à contempler la rue dans la direction opposée à la nôtre. Ce que je voyais d'elle était à peine un profil ; je fus néanmoins tout de suite certain de l'avoir déjà rencontrée.

« La petite dame du bateau ! s'écria mon beau-frère.

— Elle était avec vous sur le bateau ? demandai-je.

— Du matin au soir. Elle n'avait jamais le mal de mer. Elle restait constamment assise sur un côté du pont, les mains croisées comme maintenant, à regarder l'horizon en direction de l'est.

— Allez-vous lui parler ?

— Je ne la connais pas. Je ne lui ai jamais adressé la parole. J'étais trop mal en point. Mais je l'ai observée tout le temps car — je ne sais pourquoi — elle m'intéressait. C'est une brave petite Yankee. J'ai l'idée qu'il s'agit d'une institutrice qui prend quelques vacances, pour lesquelles ses élèves se sont cotisés. »

Elle tourna la tête pour regarder les hautes façades grises de l'autre côté de la rue et apparut plus nettement de profil. Je dis alors : « C'est moi qui vais lui parler.

— À votre place, je n'en ferais rien, répondit mon beau-frère ; elle est très timide.

— Mon cher, je la connais. Un jour, lors d'un thé, je lui ai montré des photographies. »

Sur ce, je m'approchai d'elle. Elle se retourna pour me regarder, et je vis qu'il s'agissait bien de Miss Caroline Spencer. Mais elle fut moins prompte à me reconnaître, et parut effarouchée. J'approchai une chaise de la table et je m'assis.

« Eh bien, lui dis-je, j'espère que vous n'êtes pas déçue ! »

Elle me regarda fixement en rougissant un peu, puis elle eut un petit sursaut, trahissant ainsi qu'elle me reconnaissait.

« C'est vous qui m'avez montré les photographies... à Grimwinter !

— C'était moi, en effet. Voilà une coïncidence charmante, car j'ai le sentiment qu'il me revient de vous offrir un accueil solennel en ces lieux, une réception officielle. Je vous ai tellement parlé de l'Europe !

— Vous n'aviez rien exagéré. Je suis si heureuse ! » s'écria-t-elle de sa voix douce.

Et il est vrai qu'elle avait l'air très heureuse. Elle ne paraissait pas avoir vieilli ; elle était tout aussi gravement, aussi convenablement, aussi modestement jolie qu'auparavant. Si elle m'avait alors donné l'impression d'être une fleur du puritanisme, toute en tige fragile et en tons nuancés, on peut imaginer que cette délicate fraîcheur ne manquait pas d'être rehaussée par sa situation présente. À côté d'elle, un vieux monsieur buvait une absinthe ; derrière elle, la *dame de comptoir** aux rubans roses criait « Alcibiade ! Alcibiade ! » à l'intention du garçon au long tablier. J'expliquai à Miss Spencer que mon compagnon et elle venaient de voyager sur le même bateau ; mon beau-frère s'approcha et je le présentai. Mais elle le regarda comme si elle le voyait pour la première fois, et je me souvins qu'il m'avait dit qu'elle n'avait jamais cessé de fixer l'horizon, en direction de l'est. Elle ne l'avait manifestement pas remarqué, et tout en gardant son sourire timide, elle ne fit pas la moindre tentative pour prétendre le contraire. Je restai avec elle à la porte du café, tandis qu'il repartait vers l'hôtel et vers son épouse. Je dis à Miss Spencer que notre rencontre ici, dès la première heure de son débarquement, était réellement des plus étranges, mais que j'étais ravi de me trouver là pour recueillir ses premières impressions.

« Oh, dit-elle, je ne saurais vous les décrire : j'ai l'impression de vivre un rêve. Voilà une heure que je suis assise ici, et je ne veux pas en bouger. Tout est si pittoresque ! Je me demande si le café ne m'a pas grisée, il est tellement délicieux !

— Vraiment, dis-je, si ce pauvre Havre si prosaïque vous plaît tant, il ne vous restera pas assez d'admiration pour de plus beaux spectacles. Ne dépensez pas tout votre enthousiasme dès le premier jour, rappelez-vous qu'il constitue votre lettre de crédit intellectuel. Songez à tous les beaux

endroits, à toutes les belles choses qui vous attendent. Songez à la merveilleuse Italie !

— Je ne crains pas d'être à court, dit-elle gaiement, le regard toujours fixé sur les maisons d'en face. Je pourrais rester assise ici toute la journée, à me répéter que je suis enfin arrivée. Tout est si sombre, si ancien, si différent !

— À propos, demandai-je, comment se fait-il que vous vous trouviez ici ? N'êtes-vous pas descendue dans une des auberges ? » Il faut dire que j'étais mi-amusé, mi-inquiet de voir avec quelle bonne conscience cette jeune femme délicate et jolie s'était installée au bord d'un trottoir, dans un isolement propre à attirer l'attention.

« C'est mon cousin qui m'a amenée ici, répondit-elle. Vous savez, je vous avais dit que j'avais un cousin en Europe. Il est venu m'attendre au bateau ce matin.

— Ce n'était guère la peine de venir vous chercher pour vous abandonner si tôt.

— Oh, mais il ne m'a laissée que pour une demi-heure, dit Miss Spencer. Il est allé chercher mon argent.

— Et où est votre argent ? »

Elle eut un petit rire. « En vous disant cela, j'ai l'impression d'être quelqu'un de très important. Il est en chèques de voyage.

— Et où sont ces chèques ?

— Dans la poche de mon cousin. »

Cette déclaration était faite sur un ton de parfaite sérénité, mais — je ne saurais dire pourquoi — elle me glaça le sang. Sur le moment, j'eusse été bien incapable de rendre compte de cette sensation, car j'ignorais tout du cousin de Miss Spencer : puisque c'était son cousin, il bénéficiait d'un préjugé favorable. Mais je me sentis tout à coup mal à l'aise à l'idée que les maigres ressources de la jeune femme, une demi-heure après son débarquement, se trouvaient maintenant entre ses mains.

« Doit-il voyager avec vous ? demandai-je.

— Seulement jusqu'à Paris. Il y étudie les beaux-arts. Je lui avais écrit que je venais, mais je ne m'attendais pas du tout à le voir ici à mon arrivée. Je pensais qu'il viendrait juste me chercher à la gare à Paris. Il a été très gentil. Mais il est ainsi, très gentil... et très brillant. »

Je devins sur-le-champ conscient d'une extrême curiosité à l'endroit de ce brillant cousin qui étudiait les beaux-arts.

« Ainsi, il est allé à la banque ? demandai-je.

— Oui. Il m'a conduite à un petit hôtel... un endroit on ne peut plus charmant, curieux, pittoresque, avec une cour au milieu et une galerie tout autour, tenu par une hôtesse adorable, qui porte une robe si seyante, et une coiffe si joliment tuyautée ! Un peu plus tard, nous sommes sortis pour nous rendre à la banque, car je n'ai pas d'argent français. Mais j'étais encore étourdie par les mouvements du bateau, et j'ai pensé que je ferais mieux de m'asseoir. Il m'a trouvé cet endroit, et il est allé tout seul à la banque. Je dois l'attendre ici jusqu'à son retour. »

Si invraisemblable que cela puisse paraître, l'idée me traversa l'esprit qu'il ne reviendrait jamais. Je m'installai sur une chaise auprès de Miss Spencer, décidé à attendre l'issue des événements. Elle était extrêmement observatrice, et son attitude avait quelque chose de touchant. Elle remarquait tout ce que le mouvement de la rue amenait sous nos yeux : les particularités des costumes, la forme des véhicules, les grands chevaux normands, les prêtres replets, les caniches tondu. Nous échangeâmes nos impressions sur ce spectacle, et il y avait quelque chose de charmant dans la fraîcheur de ses perceptions, ainsi que dans la manière dont son imagination nourrie de lectures reconnaissait et accueillait toutes choses.

« Et lorsque votre cousin reviendra, que ferez-vous ? » lui demandai-je.

Elle hésita un instant. « Ce n'est pas encore tout à fait décidé.

— Quand partez-vous pour Paris ? Si vous prenez le train de 4 heures, j'aurai peut-être le plaisir de voyager avec vous.

— Je ne crois pas que nous allons partir tout de suite. Mon cousin pense qu'il vaudrait mieux que je reste ici quelques jours.

— Oh ! » dis-je ; et je n'ajoutai rien pendant cinq minutes. Je me demandais, pour parler vulgairement, ce que son cousin pouvait bien « manigancer ». Je scrutai la rue d'un bout à l'autre, sans rien voir qui ressemblât à un brillant étudiant des beaux-arts américain. Finalement, je pris la liberté d'observer que, pour une étape esthétique au cours d'un voyage en Europe, on pouvait trouver mieux que le Havre. C'était un endroit commode, sans plus ; un lieu de transit, et où le transit devait être rapide. Je lui recommandai de prendre le train de l'après-midi pour Paris et de se divertir, dans l'intervalle, en se faisant conduire à l'ancienne forte-

resse construite à l'embouchure du port — pittoresque édifice circulaire qui portait le nom de François I^{er} et ressemblait au château Saint-Ange en plus petit (et qui a été démoli depuis peu⁷).

Elle m'écouta avec beaucoup d'attention, puis elle prit un air grave pendant un instant.

« Mon cousin m'a dit qu'à son retour, il aurait quelque chose de particulier à m'annoncer, et que nous ne pouvions rien décider ni faire avant que je ne l'aie entendu. Mais je lui demanderai de me le dire vite, et ensuite, nous irons voir la forteresse. Rien ne nous presse de partir pour Paris, nous avons tout le temps. »

Elle accompagna ces derniers mots d'un sourire de ses petites lèvres douces et austères. Mais je vis dans son regard, car je l'observais avec une attention particulière, une infime lueur d'inquiétude.

« Ne me dites pas que ce misérable va vous communiquer de mauvaises nouvelles !

— Je les soupçonne de ne pas être très bonnes, mais je ne crois pas qu'elles soient très mauvaises. En tout cas, je dois les écouter. »

Je la regardai de nouveau un instant. « Mais vous n'êtes pas venue en Europe pour écouter, dis-je. Vous êtes venue pour voir ! » À présent, j'étais certain que son cousin reviendrait : puisqu'il avait quelque chose de désagréable à lui dire, il n'allait pas manquer de faire son apparition. Nous restâmes assis encore quelque temps, et je l'interrogeai sur ses projets de voyage. Elle connaissait son itinéraire sur le bout des doigts, et récita les noms avec une sorte d'application solennelle : de Paris à Dijon et à Avignon, d'Avignon à Marseille et à la route de la Corniche, et de là, Gênes, La Spezia, Pise, Florence et Rome. Il ne lui était de toute évidence jamais venu à l'esprit qu'il pût y avoir le moindre inconvénient à voyager seule, et puisqu'elle était démunie de compagnie, je m'abstins bien sûr scrupuleusement de troubler son sentiment de sécurité.

Enfin son cousin revint. Je le vis déboucher d'une rue latérale dans notre direction, et dès l'instant où mes yeux se posèrent sur lui, je fus certain que c'était lui, le brillant étudiant des beaux-arts américain. Il portait un grand chapeau mou et une veste de velours noir vétuste, dont j'avais vu maint exemple rue Bonaparte⁸. Son col de chemise révélait largement une gorge qui, vue de loin, n'avait rien de remar-

LES BONNES RAISONS DE GEORGINA

<i>Notice</i>	1479
<i>Notes</i>	1484

UN HIVER EN NOUVELLE-ANGLETERRE

<i>Notice</i>	1487
<i>Notes</i>	1491

LE CHEMIN DU DEVOIR

<i>Notice</i>	1496
<i>Notes</i>	1501

MRS. TEMPERLY

<i>Notice</i>	1503
<i>Notes</i>	1506

LOUISA PALLANT

<i>Notice</i>	1507
<i>Notes</i>	1514

LES PAPIERS D'ASPERN

<i>Notice</i>	1516
<i>Notes</i>	1525

LE MENTEUR

<i>Notice</i>	1531
<i>Notes</i>	1538

L'AVERTISSEMENT DES TEMPS MODERNES

<i>Notice</i>	1541
<i>Notes</i>	1546

Appendices

<i>Notes</i>	1548
--------------	------

Table des recueils

1553

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

QUATRE RENCONTRES
ROSE-AGATHE
DAISY MILLER : ÉTUDE
LE MARIAGE DE LONGSTAFF
UN ÉPISODE INTERNATIONAL
LA PENSION BEAUREPAS
JOURNAL D'UN HOMME DE CINQUANTE ANS
UNE LIASSE DE LETTRES
LE POINT DE VUE
LE SIÈGE DE LONDRES
IMPRESSIONS D'UNE COUSINE
LADY BARBERINA
L'AUTEUR DE « BELTRAFFIO »
PANDORA
LES BONNES RAISONS DE GEORGINA
UN HIVER EN NOUVELLE-ANGLETERRE
LE CHEMIN DU DEVOIR
MRS. TEMPERLY
LOUISA PALLANT
LES PAPIERS D'ASPERN
LE MENTEUR
L'AVERTISSEMENT DES TEMPS MODERNES

Appendices

Introduction
Chronologie (1877-1888)
Note sur la présente édition
Notices et notes
Table des recueils